

NAME

De Vogelaere, René

No.

27-2

Bruxelles, le 20 mai 1951.

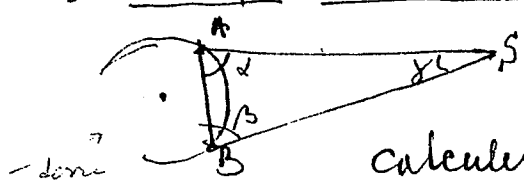
Cher Monsieur Le Kominek,

Nous espérons que vous vous portez bien, que  
l'asthme est maintenant entièrement rétabli et  
que tous vos enfants sont en bonne santé.  
Nous avons fait une excellente traversée et avons  
trouvé nos familles en bonne santé, sauf ma belle-mère  
qui se remet doucement d'une paralysie partielle,  
mais dont l'état s'améliore de semaine en semaine.

J'ai déjà rencontré beaucoup de monde de  
Bruxelles, Louvain et Liège et rencontre à peu près  
trois fois par semaine le chanoine Lemaître; c'est  
la raison pour laquelle les questions de l'examen  
que vous trouverez ci-jointes ont tellement tardé.  
Il m'a parlé des travaux qu'il a fait depuis trois ans  
et j'ai aussi pu discuter mes résultats. Je vous en dirai  
les choses intéressantes à notre retour.

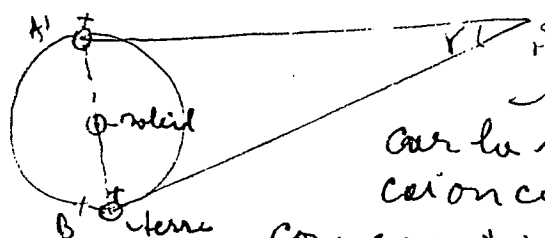
Voici quelques indications au sujet des références  
aux questions, surtout de la première dont rien ne se trouve  
dans les conférences de Lemaître.

1. 1<sup>re</sup> étape: distance du soleil si on observe avec les voisins de  
la terre, en mesurant  $AB$  sur la  
terre et les angles  $\alpha$  et  $\beta$ , on peut  
calculer les autres éléments du triangle  $ABS$   
et donc la distance de  $S$  à la terre. Ainsi la distance  
moyenne de la lune est 384.000 km, celle du soleil  
150.000.000 km.



2. 2<sup>e</sup> étape: distance des étoiles proches: Un procédé analogue

On applique, cette fois on observe  
l'étoile à 6 mois de distance  
car la base  $A'B'$  du triangle est connue  
car on connaît la distance terre-soleil  
Comme unité de longueur on choisira la  
seconde lumière = 300.000 km ou l'année-lumière



distance parcourue par la lumière en un an)  
ainsi l'étoile la plus proche (α de centaure) est à  $3 \frac{1}{2}$  années lumière  
on peut ainsi déterminer les distances jusqu'à 50 années  
et même jusqu'à 1000 années avec des raffinements.

3<sup>e</sup> étape : distance des nébuleuses proches au moyen de la distance  
des céphéides qu'on y observe, car ces étoiles de pulsation périodiques  
donnent lieu à une relation entre la période de pulsations et leur  
éclat magnitude réelle (éclat de la céphéide suppose à une distance  
de 3 années lumière) comme on observe la magnitude apparente on  
en déduit la distance de cette céphéide.

ainsi la nébuleuse d'Andromède est à 1.000.000 d'années

4<sup>e</sup> étape : distance des nébuleuses lointaines ici on peut utiliser  
la loi approximative que l'éclat dépend de la distance  
la magnitude réelle des diverses nébuleuses proches ne variant  
pas beaucoup.

5<sup>e</sup> étape : ces données et la théorie de l'expansion de l'univers  
permet d'en déduire les dimensions actuelles de l'univers.

2.- Ceci est la question de base de la relativité restreinte — isotropie  
de la lumière — donc pas additivité de la vitesse de la lumière  
et de celle de l'observateur — donc simultanéité d'objet à  
distance dépend de l'observateur (illustrée par le train et les  
éclairés) — idem pour longueur et temps...

3. Voir conférences de demain.

Je suis évidemment à votre disposition pour toute  
indication complémentaire.

Recevez, cher Monsieur De Koninck, nos  
meilleures amitiés.

Rene et Elisabeth De Vogelaere

41<sup>B</sup>, avenue Legrand  
Bruxelles

P.S. Madame recevra un de ces jours un fatras illustré  
avec des photos du mariage de l'archiduc Otto d'Alsbourg.

## Cosmogonie. (thème)

Répondez à deux des trois questions suivantes :

- 1.- Développez les diverses étapes permettant de déterminer les dimensions de l'univers à partir des mesures faites sur le globe terrestre.
- 2.- Dites quel est le but poursuivi dans l'expérience de Michelson et Morley et quelle est la conséquence de cette expérience sur ce qui concerne les notions de simultanéité, de mesure de longueur et de mesure de temps, dans des mouvements relatifs de translation.
- 3.- En quoi consiste l'hypothèse de l'Atome Primitif et que se passe-t-il pendant la première phase de l'expansion de l'univers? Que faut-il penser de la mesure de longueur et de la mesure de temps lorsque l'univers est au début de son existence?

le 21 mai 1951

Reni De Vogelaere

Québec, le 31 juillet, 1951.

Bien chers amis,

Grâce à votre bonne carte nous savons que vous avez eu le loisir d'aller voir une partie de la France et que vous avez suivi notre conseil de recourir aux de Monléon. Nous avons également reçu les copies de "L'Univers". Je présume que vous comptez vous faire rembourser lors de votre retour.

Quant à vos questions d'examens, elles sont arrivées bien après la clôture de notre année académique! Je n'ai pu composer moi-même des questions parce que les étudiants disaient que pour la préparation de l'examen ils avaient compté sur vos notes. Par conséquent j'ai dû les dispenser de cette épreuve. Vous pourrez vous rattraper l'année prochaine.

Nous espérons que vous passez de bonnes vacances. Etes-vous allés voir mon oncle Joseph, 6 Blvd de Smet de Naeyer, au Miroir, à Jette?

Le mois de juillet a été raisonnablement frais, grâce à des pluies abondantes qui font par ailleurs grand tort à l'agriculture. De toute façon, nous avons moins souffert de la chaleur que les autres années.

Tout va bien à la maison et nous avons hâte de vous revoir. Apparemment, Zoé est complètement rétablie.

Bien cordialement,

---

Charles De Koninck

COLLEGE  
PHILOSOPHIQUE ET THEOLOGIQUE  
SAINT-ALBERT  
DE LA COMPAGNIE DE JESUS  
A. S. B. L.

TEL. : (016) 244.98  
C. C. P. 2048.47

EEGENHOVEN-LOUVAIN, LE

95, Chaussée de Mont-Saint-Jean

March 10, 1961

Mgr Alphonse-Marie Parent, P.A.  
Université Laval  
Québec, Canada

Rev. and Dear Monsignor,

Thank you for your kind letter and for accepting my article for publication in Laval Théologique et Philosophique. I look forward to receiving the remarks of your committee and have a copy of the article here with me which can serve as a base for making any corrections.

Every best wish.

Sincerely,

*John A. Dinneen, S.J.*

(Rev.) John A. Dinneen, S.J.

Comme j'ai soumis, selon la coutume, votre texte à notre comité de lecture, je me permettrai de vous envoyer plus tard les remarques faites par l'un des membres de ce comité. J'espère qu'elles vous seront utiles.

J'attends un mot de vous pour retourner votre article et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

Mgr Alphonse-Marie Parent, P.A.  
Vice-Recteur

C  
O  
P  
I  
E

Le 2 mars 1961

Rév. Père J.A. Dinneen, s.j.  
St-Alberg  
Eegenhoven-Louvain  
Belgique

Mon révérend Père,

J'ai bien reçu l'article que vous m'avez envoyé pour publication dans le Laval Théologique et Philosophique.

Nous serons heureux de le publier mais ce ne pourra être avant 1962, car la matière des deux numéros de 1961 est déjà acceptée et suffisante.

Comme j'ai soumis, selon la coutume, votre texte à notre comité de lecture, je me permettrai de vous envoyer plus tard les remarques faites par l'un des membres de ce comité. J'espère qu'elles vous seront utiles.

J'attends un mot de vous pour retourner votre article et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

Mgr Alphonse-Marie Parent, P.A.  
Vice-Recteur

HEADQUARTERS 1ST HOWITZER BATTALION 36TH ARTILLERY

OFFICE OF THE CHAPLAIN

APO 751

New York, N. Y.

April 2, 1962

Charles De Koninck  
Faculté de Philosophie  
Université Laval  
6, de l'Université  
Québec 4, P.Q.

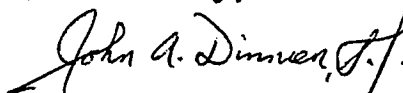
Dear M. De Koninck:

I guess our letters must have crossed in the mail. I read over the galleys very carefully and sent them air-mail yesterday afternoon.

The recent changes which you mentioned I thought were excellent. At first I too thought that the change in the title ("Metaphysics as a Problem") was for the best. Now I am inclined to opt for the original title. If things are set in motion, however, we can easily leave things as they are.

Let me thank you again for all your help. Anything else I might be able to do, merely say the word.

Sincerely,



John A. Dinneen, S.J.



March 26, 1962

Reverend John A. Dinneen, S.J.,  
Hq, 1st HOW BN 36 th ARTY,  
Office of the Chaplain,  
APO 751, New York.

Dear Father Dinneen:

I read the galleys of your article yesterday, correcting a large number of typographical errors. But I made some further changes — actually corrections in the paragraphs I had added. You will find a list of them all on the enclosed sheet. I'm sure you will have noted the need for these corrections, and I'm sending them on to spare you the worry.

Hope to hear from you soon.

Yours faithfully,

Charles De Koninck

March 14, 1962

Reverend John A. Dinneen, S.J.  
Office of the Chaplain  
APO 751  
New York, N.Y.

Dear Father Dinneen:

You must wonder what is going on here. I expected to send you a list of the changes I suggest. There was one passage in particular which puzzled me, just a few lines on page 25 which, I thought, needed expansion. To do so leisurely I had to wait until my return here where I enjoy the help of a secretary.

The passage in question puzzled me because you seem to call relations of signification second intentions. They are indeed intentional, not secunda intellecta. Yet I thought I knew what you were after; so, I tried to spell it out. You will be the final judge. You will also notice that my English is not as fluent as your own and, if you accept the idea, you may want to express it differently. Please feel completely at ease, for I have not the slightest intention of forcing my own understanding or version of the point upon you.— Perhaps the best text on the subject in St. Thomas is In I Sent., q. 2, a. 3, c.

As you will see on the proofs, I suggest a footnote, somewhere toward the beginning, on the meaning of 'metaphysics.' You use the term in common usage since Kant, which is surely permissible. On the other hand, logic does presuppose what is in fact metaphysical, but we do not know that the 'scientia communis' is distinct from the study of nature until, by demonstration, we come to know that there is such a thing as immaterial separate substance — as Aristotle and St. Thomas frequently tell us. Besides, if the science of metaphysics had to be studied first, i.e. before logic, we would be caught in a vicious circle, for logic is supposed to be the organon of all the sciences, including the 'maxime universalis.' (In II Metaph., lect. 5 [Cath.] 335)

2 ...

Finally, I dropped a quotation from Father Copleston for the reason I give on a separate page.

Please read the proofs carefully. Meantime, if you want to change my suggestions, simply return the enclosed sheets, and I'll see to it that your wishes be 'mis en oeuvre,' or however one might put this in English.

Most cordially,

Charles De Koninck

- Gall. 94 Title: I suggested the change, and then forgot to tell you about it. Do you think it is opportune? I now hesitate. At the time I thought that "Metaphysics as a Problem" would be more forceful. (By the way, I made the necessary changes to "caps" in the title.)
- Gall. 98 & "Eschewing..." last line. I changed it to "a refusal of all extra-linguistic or extra-logical criteria." The reason: these criteria are not necessarily metaphysical in our sense of the word, though the analyst would have to call them so. There appears to be no reason for committing yourself to any of these meanings at this juncture. In dialectic it is advisable to bring in no more issues than needed in a given context.
- Gall. 99 & "We are told..." last two lines. Changed "by some other means" to "by something other than the method itself." Dropped, "that is, by evidence and by the real." In avoiding "evidence" and "real" you forestall the likely objection: "Yes, but what do you mean by evidence and real? Again, you do not have to commit yourself, not as yet."
- Gall. 99A Ninth line from bottom of top & : replaced "These" by "Such" to avoid repetitiousness.
- & "This brief exposition..." First sentence is grammatically a howler (my fault). I changed it to: "..., though second intentions be only..."
- & "The difficulty...., line five, "est" belongs before "ut".

*Fr. Drummer*

must be said about the claim of a strictly neutral method. It is, in effect, a consequence of the premise we have just considered. If it were true that analysis justifies itself in dissolving philosophical confusion and that its criterion of significance is therefore purely logical, the idea of a neutral method might have some merit. Such is not the case, however. The question-begging appeal of that pragmatic justification vitiates any claim to a neutral method. What is perhaps fundamental to the insistence on neutrality, is the afore-mentioned attempt to divorce meaning from what is meant and the resulting belief that logic is wholly independent of what eventually might prove to be the foundations of metaphysics. But to divorce meaning from what is meant is to uphold a sign in isolation from what it signifies, which is to take a sign at once as a sign and not a sign. There are words in a dictionary whose meanings I do not know; yet I know that, assuming that they are words, they must have some meaning. If they did not signify, how could they be words? how could they be signs? ~~Now, the relation of some chosen vocal sound to what it is intended to signify, is a relation established by our reason.~~ We name things as we know them and, by convention, we name them as we do. The relations with which we invest certain vocal sounds, converting these into signs, are products of our reason. Any given word is the work of practical reason. If taken as artifacts, words are the business of grammar. That words do not signify naturally (though nature will share in their making) is plain from the diversity of languages expressing much the same things.

'Horse,' 'equus,' and 'cheval' refer to the same kind of animal. The diversity of these names does not change what they stand for. The logician is not concerned with this or that particular word (e.g. 'horse,' 'man,' 'animal') as a given artifact, nor with the way it functions in a sentence; he does not deal with relations of signification so taken. The grammarian has his definitions of noun, verb, adjective, etc. But the logician deals with words as parts of the enunciation qua signifying what is true or false. He is not concerned with the truth of a given enunciation (e.g. 'Man is an animal'), but with the enunciation as a sign by means of which something true can be expressed. Logic is described as a tool ('organon'); a tool has a purpose. The aim of logic is to find rules and means of setting order among our concepts, such as modes of dividing and defining.

Like the grammarian, the logician treats of words, but defines them as artificial signs of things as we know them. Words are a special kind of sign to the grammarian too, but he does not define them as such. Take 'Socrates,' the name of a given individual; how this name came about is a matter of history; how, in French, 'Socrates' became 'Socrate' is a problem of philology. But that the name of an individual, whatever it may be, as a sign devised to express an individual qua known, whoever he may be, is the business of logic, yet only to the extent that such a name can be the component of an enunciation as signifying what is true. In other words, this individual man Socrates is not the subject of logic, nor is Socrates qua known such a

subject, and neither is his name. Socrates qua known, either as a this, as an animal, or as a man, belongs ~~belongs~~ to the order of what are called first intentions.\* Now, in the example we have chosen, the name 'Socrates' refers both to the first intention (namely, Socrates qua known) and, by means of this, to Socrates himself. The relation of signification, which makes the sound 'Socrates,' or its written substitute, a sign is still in the order of first intentions. We do not name Socrates to set order in our minds. The logician is concerned with first intentions as the proximate foundation of certain relations which the mind discovers among the objects qua known and in the mind. In the enunciation 'Socrates is a man,' this name 'man' stands for something we know of Socrates, and so does 'animal' in 'Socrates is an animal.' That Socrates is an animal, or a certain kind of animal called 'man,' is not the logician's concern. What the logician does point out is that man and animal are not said of Socrates in the same way: man can be said only of men, but animal can be said of horses as well, and thing of anything you please. These names ('man,' 'animal,' 'thing') stand for something that can be said of many, though not in the same way. No matter what we choose to call 'what can be said of many,' everybody keeps using words to that effect and assumes that they are meaningful. Man can be said of Socrates, of Plato or of any individual of their

---

\*This meaning of 'intention' is a new imposition placed upon a word which originally referred to the order of appetite, as in 'What do you intend to do?' Hence, 'What is your intention?' In the present context, however, 'intention' does not signify the appetitive act of intending, nor the act of the mind intent upon an object, but what the mind tends toward, namely, the object qua known.

kind; but animal can be said of both horses<sup>and</sup> men, not to mention horse and man. In other words, these names stand for different types of ~~something~~ "one said of many," and, consequently for different types of relations of one to many. These relations are called secunda intellecta, or second intentions. They are so called because based upon objects qua known, viz., first intentions. These are the proximate foundation of logic, but the proper subject of logic is the second intentions. If the first intentions are removed, there is no knowledge and, therefore, no concepts to be set in order. If the foundations of first intentions are withdrawn, there is nothing to be known and, so far as we are concerned, nothing is — *now could* ~~not even 'nothing'.~~ ~~'Nothing is nothing' would not even be a proposition of identity.~~ *be meaningful.*

This brief exposition is intended to show that, though ~~the~~ only indirectly and remotely based upon reality, ~~the~~ extra-logical foundations, <sup>are</sup> still an essential condition of logic. Even though logic were about fictions, fictions still have some starting point in reality, such as a centaur, 'half man and half horse.' There are no pure fictions, no more than there are relations without terms or signs that do not signify. To separate logic from its *real* ~~extra-logical~~ foundations is intellectual suicide.

Perhaps our difficulty with secunda intellecta is that we try to conceive them as pictures of reality. Yet, there is *neither* a man nor a horse in the genus animal, so far as the logician is concerned. He will use 'animal' as an instance of a certain type of predicability, but there are no animals in logic. Yet, if every kind of thing that can be predicated in one way or another



were removed, logic itself would be non-existent. As to words, some may evoke pictures in the mind; 'Fido' may call to your mind the image of a particular dog, and 'horse' something you have seen. But the relations of signification<sup>1</sup> attached to these sounds or scratches which, in the mind, point to what they mean<sup>2</sup> are quite invisible, unless the meaning of 'visible' be extended. "Meaningless symbols" may be another source of difficulty. For, in symbolic logic, operations are most successfully carried on when what the~~the~~ symbols can be used to stand for is not attended to. But these operations are purely mechanical; the symbols themselves are not taken as symbols, but as things out there on the blackboard, or scratches fed into a machine. Symbolic logic so understood deals with extra-logical entities and operations.

The difficulty common to the points we have called into question, in sum, is the lack of a norm which, in turn, stems directly from a refusal of anything that might lead to metaphysics. We agree that the meanings of the word 'meaning' are a matter of usage. Nominibus utendum<sup>ex</sup> ut plures. But what the word 'meaning' is used to mean is not a matter of majority rule, no more than what a circle is, or a man, whatever the sound in common usage may be. If it were, then what is true or false, right or wrong would no longer be fair questions; complete relativism is the result of extending the relativity of words ~~that~~ to what they are intended to signify, as if whatever is were what it is by popular decree. Philosophers are thus condemned to forage for a collection of curiosities to be accredited by Gallup polls. This impasse and

internal crisis do not promise long life for the present version of analysis. If one may draw a lesson from this crippling of the movement, would it not be that what the word 'philosophy' means (as distinguished from the word itself), namely, what philosophy is, must be what the majority want it to be? The philosopher is then no longer free, but reduced to the role of a puppet playing for the gallery.

I have attempted to "show" that conclusion by tracing certain elements in the history of the movement, rather than by imposing an a priori from the outset. If atomism and positivism ended in self-stultification because they espoused an unsatisfactory metaphysic, ordinary-language philosophy, as I see it, reaches its present impasse because it outlaws the possibility of metaphysics by decree. This was a de facto situation. I should like to maintain, moreover, that some metaphysics, be it minimal and implicit,

On page 40 you state Fr. Copleston's argument in the following form: "if man is capable of exercising mathematical reason and of forming moral judgments, there exists a spiritual soul in man; but man is so capable; therefore..." You add that analysts admit the minor — it is the major they dispute. Father Copleston's remark which you quote is to the point, but I do not see how this is brought out by his example. The major requires demonstration; it is not a true premise. Besides, "mathematical reasoning" is not a very good example for the analysts, since many of them maintain that mathematical reasoning is mechanical and that it can be entrusted to machines.

The relation of signification, which makes the sound 'Socrates,' or its written substitute, a sign is still in the order of first intentions. The logician is concerned with these as the <sup>proximate</sup> foundation of his own subject, but only indirectly and remotely with what is prior to the first intention, namely such a reality as Socrates himself. In the enunciation 'Socrates is a man,' this name 'man' stands for something we know of Socrates, and so does 'animal' in 'Socrates is an animal.' What Socrates is is not the business of logic

to Socrates qua known. Name and thought about what it means are inseparable. Yet the named is prior to its name both in fact and in thought. So far we have Socrates in himself, Socrates known and accordingly named. But there is more. We notice, for instance, that man is said of him in one way, and animal in another. Man can be said of Socrates, of Plato, ~~xxxx~~ or of any other individual of their kind; but animal can be said of both horses and men. It is the logician who discovers that is what is meant by ~~xx~~ 'man' and said of Socrates, Plato, etc. is related differently to the individuals it is said of than animal, related to diverse kind of animals. The relations involved are ~~xxxxxx~~ called second intentions because they are based upon objects qua known. They are not to be confused with these objects qua known and in the mind; ~~for the reason that what is said of first intentions~~ objects so considered are called first intentions, such as Socrates  
man or animal  
qua known, / ~~animal~~ qua known, etc.

such as Socrates, man, or animal inasmuch as they are known and ~~signified~~ expressed by names. It is we who relate a ~~g~~ certain vocal sound to the man Socrates, the individual; or to man, which can be said of Socrates or of any other individual of his kind. The relations of <sup>lead</sup> signification which/to and ~~from~~ fro from ~~name to the named~~ the name to the named are works of our reason. ~~These~~ Words, in general, considered as artifacts of the practical reason are the business of the grammarian. (though nature will share in their making) That words do not signify naturally, is plain from the diversity of ~~many~~ languages expressing much the same things. 'Horse,' 'equus,' and 'cheval' signify the same kind of animal. In this particular regard, words are the business of ~~grammar~~ grammar, not of logic. Logic is concerned, not with ~~what the name stands for~~ <sup>is</sup> Socrates who is this individual man, nor with Socrates this individual ~~man~~ animal or this individual thing. What the logician does/~~discovers~~ <sup>point out</sup> is that man and animal are not ~~made~~ said of Socrates in the same way: man can be said only of men, but animal can be said of horses as well, and thing of ~~anything~~ any thing you please. These names (~~from~~ 'man,' 'animal,' 'thing') stand for ~~some~~ something that can be said of many. ~~No matter what we choose to call 'what can be said of many,'~~ <sup>such</sup> everybody keeps using ~~such~~ words and assumes that they ~~are~~ are meaningful. It is not of course ~~the~~ <sup>a</sup> word as if in saying that as a word that is said of many, ~~that the word stands for~~ 'Socrates is a man' we intended that Socrates is the word 'man.' Nor is man, said of Socrates, a man.

What we have so far said on this subject implies four different orders. There is the individual Socrates who is prior to ~~name to the named~~ knowing and naming; we also have Socrates as known and named; the name 'Socrates' is an artifact designed to signify this individual man, Socrates. Now this name 'Socrates' does not refer directly to this man Socrates, but

~~all thinking of the analytic kind~~

*points of critique,*  
~~points of critique~~

The difficulty ~~(we find)~~ common to these several ~~points of critique~~, in sum, is the lack of a norm which, in turn, stems directly from a refusal of metaphysics. *anything that might lead to*  
Meaning, in the end, depends on majority rule; what is true or false, right or wrong, are no longer fair questions; complete relativism is the result and philosophers are seemingly condemned to a collection of curiosities or to the service of Dr. Gallup. This impasse and internal crisis do not promise long life for the present version of analysis. If one may draw a lesson from this crippling of the movement, would it not be the impossibility of doing philosophy without metaphysics? *a defensive*

#### MERE SUGGESTIONS:

In the title, why not "Metaphysics as a Problem" instead of "The Problem of Metaphysics"?

Page 4. You might add a note to the effect that you do not/intend consistently to use "metaphysical" or "metaphysics" in the sense in which St. Thomas used the term, but that you refer to certain data and conditions of such a science. This remark could be added to note 6. But it is not at all necessary, since you make this plain later on. However, it would ~~prepare the reader~~ be a convenient warning to the reader.

Page 9. Instead of "assigned missions" perhaps "self-appointed tasks" would be better.

Page 25. I assume that by ens secundae intentionis you refer to the intentio nominis; and that do not intend that ens secundae intentionis is such a relation, since there are second intentions which are not relations of signification. Accordingly, I have reconstructed the sentence as follows:

*Don't interfere*  
*have*  
Logic is concerned with certain relations, secunda intellecta, ~~which with which we invent~~ objects as they are in our minds. But such relations, called second intentions, depend upon first intentions which are outside the mind. No matter how one chooses to define ~~the object of logic~~, the object of logic, it must be a being in some sense of this term, since we say that there are relations of reason that are not ~~real~~ real things. Whatever being they, we could hardly describe it without some comparison with the reality of first intentions, however indirectly these may be referred to. If the first intentions be called metaphysical, then, to separate logic from metaphysics is nothing less than intellectual suicide. A full and detailed study of the question is necessary today, as the supposed autonomy of logic is central to all thinking of the analytic kind.

p.25, again. I would add, in the sentence "If one may draw..."  
between "without metaphysics" : "a defensive." This would seem  
to bring out more forcefully what you intend.



p. 4. You might perhaps point out that you use the term 'metaphysics' in the analyst's sense, and not specifically the way St. Thomas used it. Of course, the anal. philosopher's discussion would ~~not~~ affect the science we call by that name.

p. 9, line 7 from bottom. Perhaps "self-appointed tasks" would be better than "assigned missions". On the other hand, you already have the word "task" in the previous sentence.

# You refer to Warnock. As you know, there are two of them. Mr and Mrs (Miss Anson). Please verify. My finance - but I am sometimes referred to as 'Father of X.' (not entirely false, since I am, twelve times over).

p. 13, l. 8 from bottom. Instead of "formal object", why not "object of its own"?

The members of the staff  
# Know English even less than I do.

p. 19, l. 1: "methods" instead of "methodology".

ll. 11-12. A brief explanation would help.

l. 10 from bottom. "the norm of being". Should be capital here. What is meant by "being"? And "ultimately to the real, which is the basic norm."

# Nominibus, wherever it pleases. The name may signify "ad placitum", but what we name is not as we please.

# What about the analyst's own language.

p. 21, 1 bottom: "all metaphysics"... "not to mention metaphysics."

p. 25  
of first intentions.

Secunda intellecta, and, in that measure, depends  
upon the prima intellecta of natural knowledge.

logic is <sup>essentially</sup> ~~essentially~~, though not  
~~essentially~~ <sup>essentially</sup> concerned with meaning.

formal subject

"It" in some sense of this term; it will not be nothing,  
since we say that there are relations of reason that  
are not real.

from reality.

refusal of the primacy of what primarily is.

Not the word, but what the word stands for, such as  
the particular kind of animal that the word 'horse'  
is intended to mean, depends on majority rule.

... without the kind of generality which we  
associate with metaph.?

outlines everything abstract and general.

p. 26 from an at least as yet vague metaph.



FACULTÉ DE THÉOLOGIE

Dionne

Québec, le 11 avril.

J'ai étudié sérieusement l'article en question en me référant  
au De Hædomadibus —

Et voici l'impression que j'en garde, quoique je n'aie pu  
approfondir le point à mon gré —

L'article est mauvais à mon avis, car il contient une  
analyse de genre historique ou plus moderne du mot :  
c'est la fausseté arbitraire qui fonde une interprétation  
toute personnelle — Et au point de vue moral intellectuel,  
l'article est insidieux ; Boice et S. Thomas en sont tout  
grandement diminués —

Je n'ose pas vous donner de conseil sur l'attitude  
pratique à prendre — L'article pourrait paraître,  
l'auteur étant averti qu'il doit s'attendre à une réponse  
de la part de Sister Marie — Mais tout ceci pourrait  
se faire en polémique à l'intérieur de la Faculté — — —

A bientôt,

Maurice —

Bruxelles, le 29. octobre -

Bien cher ami,

Je viens d'entrer à la maison et leur apprendre  
que je ne prendrai pas l'avion du 1<sup>er</sup> - et je tenais à vous  
en avertir aussi -

J'ai prolongé un peu, probablement parce que j'ai été si bien  
accueilli en Belgique; je crois que je suis né pour vivre  
en Flandre occidentale - - - - Quand j'ai quitté les Mères,  
la marée était haute des deux côtés - Me voilà chez l'oncle  
Joseph depuis hier soir et je partirai pour Paris demain ou  
lundi -

Je n'ai pas le temps de vous donner plus de détails car  
je veux que ce billet vous parvienne le plus tôt possible -  
L'avion que j'ai réservé est celui du 15 - Espérons que  
sous la protection de S-Albert le Grand, la traversée sera  
plus heureuse que celle de Paris-New York - -

Je me sens très bien - Et je crois qu'Orval y est pour  
quelque chose -

Ceci bien sûr que j'ai bien hâte de vous revoir -  
Je vous adresse mes meilleures amitiés - Saluez bien José  
et Jacques -

Maurice -



UNIVERSITÉ LAVAL  
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

Québec, le 27 septembre 1956

Monsieur le professeur,

Pour célébrer la récente nomination de M. l'abbé Maurice Dionne comme doyen de la Faculté de Philosophie et vous témoigner, à titre de prédécesseur, notre profonde et inaltérable estime, j'ai l'honneur, au nom de Monseigneur le Recteur, de vous inviter à une réception réunissant professeurs et étudiants à la Maison des Anciens, mercredi le 3 octobre prochain, à 5h.30, suivie d'un souper pour les professeurs au Cercle Universitaire.

*Ls-Emile Blanchet, ptre*

Ls-Emile Blanchet, ptre  
secrétaire.

Québec, le 11 Mars 1947.

"Quare resolutorie dico, quod gratia est formativa participatio divinae naturae, et infinitatis eius, ut est in se objective. non tamen id habet modo infinito in se, et ex parte subjecti, et ita sufficit convenientia cum Deo, quasi objectiva sicut imago convenit cum objecto quod representat formaliter, convenientia objectiva, et similiter potentia aut virtus cum suo objecto. Itaque gratia est quaedam similitudo et fulgor divinae intellectualitatis elevans creaturam rationalem ut respiciat pro objecto respectivo. Talis intellectualis supernaturalis et potentia Deum ipsum - - - - -" De gratia, disp. XXII, art. 1, n. 12.

ailleurs, (de Sacraments, à propos du caractère) Jean de S. Thomas parle de participation univoque (ou encore immédiate de Dieu. Et c'est surtout ce point que les modernes n'ont pu atteindre. Tous, ou à peu près, parlent de participation analogique. Je crois que c'est là une façon très efficace de nier le surnaturel de la grâce. Lorsque Dieu forme et pose les natures, il agit "ut agens analogum seu aequivocum": mais quand il imprime en nous cette similitude qui est la grâce, il agit "quasi agens univocum" - car cette similitude exprime id quod respicit divinum est" etc. - - - - -

Je ne vous ai pas écrit au sujet de la poésie. Elle occupe la dernière rang, par le haut des doctrines parce que l'image est le principal instrument dont elle se sert. Mais surtout, ici l'intention première elle-même est fiction - - - - -

449 J'ai vu la phrase de hier : ce qui explique le retard.

J'espère que tout va bien dans vos cours - A. J. u. e.

Je vous salue très affectueusement.

Très affectueusement, votre ami, A. J. u. e.

Je vous salue très affectueusement.

A. J. u. e.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

Je vous salue très affectueusement.

CUNARD  
WHITE STAR

ON BOARD  
"AUSONIA"

Le 30 octobre 1936

Monsieur Charles de Koninck

Quebec -

Cher Monsieur de Koninck,

Excellent voyage

Jusqu'ici - Le mal de mer me

Donne pas affecté -

Cela est dû à l'archange Raphaël,

J'en suis sûr - Dès la première

Journée, j'ai recité pour office au



Monsieur de Montlon pour avoir guetté

pour que vous parveniez à cette lettre.

Je vous adresse mes amical  
au revoir.

Maurice Dorene, Pte

brinaire - aussi n'a-t-il pas man-  
qui d'exercer sur moi sa pression  
spirituelle !

Quelque spéculatif à l'ord - Tous  
patangent dans l'entêtatif où ils  
se sentent très à l'aise.

J'ai pu mettre la main sur Jean,  
The mysterious universe - J'avais

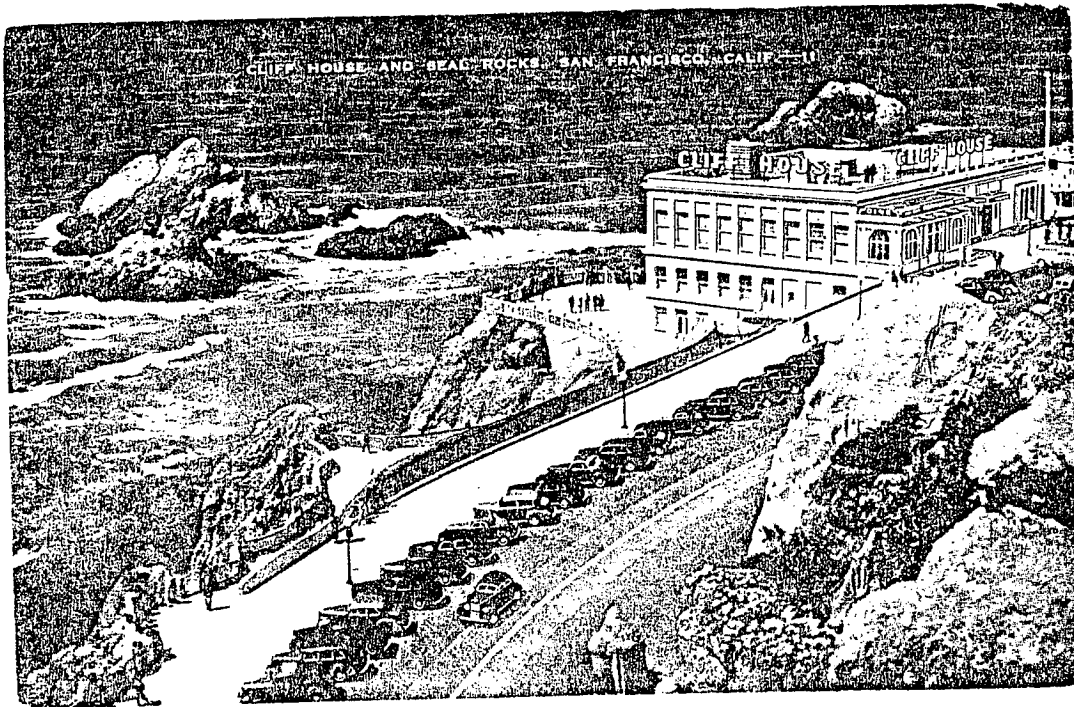
fait perdre dans la bibliothèque que

des "palais flottant" -

Ces quelques lignes m'ont guéri but,

vous assure de mon reconnaiss-

sant souvenir -



Mr. E. J. (M. J. M.)

1940-1941

The first thing I noticed  
 was the smell of the  
 water. It was a strong  
 smell, but not unpleasant.  
 It was the smell of  
 the sea. I had never  
 smelled the sea before.  
 It was a new smell.  
 I had never smelled  
 the sea before. It was  
 a new smell. I had  
 never smelled the sea  
 before. It was a new  
 smell. I had never  
 smelled the sea before.  
 It was a new smell.

Je que. Alors je suis en très bonne  
 harmonie, bonheur avec moi-même.  
 Alors alors aussi en vérité (elle dit  
 tout) je suis en harmonie à l'instar  
 de tout, à l'instar aussi à votre  
 sujet. Je les ai fait voir en leur  
 état et, parfois moi, du sta-  
 tus quo. après de puis vous du tout.  
 Je suis pas en moi et plus c'est

Je suis, mon seigneur le Maréchal Occidental  
 de la nation, me fait savoir de vous  
 et sa courtoisie de ma courtoisie, le  
 grand plaisir de mon voyage  
 en France -  
 Mon bonjour de vous à vous  
 et à tous.

*Macrina*  
Endowed with a  
family -



Le 9 avril 1941.

Révérond Père Wilfrid Dufault,  
Assumption College  
Worcester, Mass.  
U.S.A.

Cher Père Dufault,

Je ne comprends pas vos doutes sur votre licence. Si vous n'êtes pas en possession d'un diplôme signé par toute la hiérarchie de l'Université, c'est que vous ne l'avez pas demandé, en quoi vous n'avez pas eu tort, car il coûte \$ 10.00. En tout cas vous êtes licencié de la Faculté de Philosophie de l'Université Laval, magna cum laude. Les quelques observations que vous faites sur l'enseignement dans les collèges catholiques m'intéressent beaucoup. Après la débauche que leur ont fait subir les hommes de lettres il est très étonnant de voir persévérer nos jeunes gens dans la bonne voie. Non seulement on a fort bien réussi à mettre à la porte l'enseignement proprement catholique (les leçons d'apologétique sont en général une grande farce qui donnent sur la religion une perspective complètement fausse) mais on voudrait maintenant bannir même l'enseignement philosophique. Marquez le bien, ce ne sont pas les savants mais ce sont les hommes de lettres, ces moloch de la confusion, ces coiffeurs de sentiments intestinaux, ces hypocrites qui parlent d'enseignement classique alors que leur humanisme est l'ennemi de tout ce qu'il y a de classique, qui parlent de culture générale alors que leur conception de la vie est calculée à faire dégénérer l'intelligence.

Je connais fort bien St. John's College. Nous avons ici un étudiant, ancien professeur à l'Université de Chicago, et au St. John's College, venu pour prendre son agrégation en Philosophie. Il est déjà docteur de Columbia. Si seulement un collège catholique pouvait s'emparer de ce programme, mais je n'ai pas grand espoir. Nous tâchons cependant de former quelques-uns en vue d'organiser dans l'avenir aux Etats-Unis un collège vraiment catholique. Nous avons ici en ce moment des Américains dont six sont très compétents et très convaincus. Il y en avait trois autres au cours d'été de l'an dernier, prêt à collaborer. Le candidat à l'agrégation restera ici encore un an dans le but de former quelques-uns des Américains par la lecture directe des classiques.

La 9 avril 1941.

Révérend Père Wilfrid Dufault,  
Assumption College  
Worcester, Mass.  
U.S.A.

Cher Père Dufault,

Je ne comprends pas vos doutes sur votre licence. Si vous n'êtes pas en possession d'un diplôme signé par toute la hiérarchie de l'Université, c'est que vous ne l'avez pas demandé, en quoi vous n'avez pas eu tort, car il coûte \$ 10.00. En tout cas vous êtes licencié de la Faculté de Philosophie de l'Université Laval, magna cum laude. Les quelques observations que vous faites sur l'enseignement dans les collèges catholiques m'intéressent beaucoup. Après la débauche que leur ont fait subir les hommes de lettres il est très étonnant de voir persévérer nos jeunes gens dans la bonne voie. Non seulement on a fort bien réussi à mettre à la porte l'enseignement proprement catholique (les leçons d'apologétique sont en général une grande farce qui donnent sur la religion une perspective complètement fausse) mais on voudrait maintenant bannir même l'enseignement philosophique. Marquez le bien, ce ne sont pas les savants mais ce sont les hommes de lettres, ces molochs de la confusion, ces coiffeurs de sentiments intestinaux, ces hypocrites qui parlent d'enseignement classique alors que leur humanisme est l'ennemi de tout ce qu'il y a de classique, qui parlent de culture générale alors que leur conception de la vie est calculée à faire dégénérer l'intelligence.

Je connais fort bien St. John's College. Nous avons ici un étudiant, ancien professeur à l'Université de Chicago, et au St. John's College, venu pour prendre son agrégation en Philosophie. Il est déjà docteur de Columbia. Si seulement un collège catholique pouvait s'emparer de ce programme, mais je n'ai pas grand espoir. Nous tâchons cependant de former quelques-uns en vue d'organiser dans l'avenir aux Etats-Unis un collège vraiment catholique. Nous avons ici en ce moment des Américains dont six sont très compétents et très convaincus. Il y en avait trois autres au cours d'été de l'an dernier, prêt à collaborer. Le candidat à l'agrégation restera ici encore un an dans le but de former quelques-uns des Américains par la lecture directe des classiques.



UNIVERSITÉ LAVAL  
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

Québec, le 27 novembre 1959.

Me Stanislas Germain, C.R.,  
72, Côte de la Montagne,  
Québec.

Maître Germain:

J'ai lu le texte des interviews que vous avez ajouté à votre lettre du 26 courant. Voici quelques observations qui peuvent aider à nous faire comprendre le cas de Mademoiselle Gilberte Morel.

La personne en cause raconte et déclare toutes sortes de choses qui ne quittent guère la simple représentation, quoiqu'elles puissent ci et là être fondées sur certains faits qui ne dépendaient pas d'elle mais qui l'ont néanmoins affectée. Vous vous demandez si l'on peut avoir la certitude morale qu'un jour elle ne mettra pas ces ~~idées~~ <sup>idées</sup> délirantes en oeuvre. *NRMM*

La certitude morale concernant les actions particulières d'un individu est toujours relative. Ainsi, d'une personne dont on connaît la justice par expérience, on peut croire fermement qu'elle ne commettra pas un acte d'injustice, mais cette certitude ne peut pas être absolue. Cette réserve vaut dans tous les cas. Il reste que celui qui vous occupe n'est pas normal; <sup>mais</sup> on peut <sup>se</sup> demander s'il ne permet pas une certitude semblable, fondée sur l'expérience du passé.

D'après le texte que j'ai lu, il s'agit de représentations que votre cliente exprime verbalement, mais qu'elle n'a jamais poussées à l'exécution. Il convient de noter que ce genre de représentations est normalement très éloigné de l'action. La représentation qui a trait à l'action précède même le conseil, ou délibération, lequel, des trois actes de la prudence, est le plus éloigné du commandement où l'on passe à l'action. (Somme Théologique, IIa IIae, q.47, art.8) Prenons comme exemple la représentation de



UNIVERSITÉ LAVAL  
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

l'action de frapper quelqu'un que l'on n'a pas le droit de frapper. Elle peut venir à l'esprit le plus équilibré, en colère pour avoir été insulté. Le désir de vengeance qui met cette représentation d'une action possible en relief, n'est pas sans amener un certain plaisir. Or, à ce stage, trois attitudes sont possibles chez une personne responsable de sa conduite. (a) Elle peut repousser cette représentation parce qu'elle suggère une action illicite; même l'homme sage est sujet à de telles représentations parfois attrayantes, avant qu'il n'ait pu les prendre en délibération. (b) Elle peut s'attacher à cette représentation pour le plaisir qu'elle en éprouve, sans qu'elle ait la moindre intention d'aller jusqu'à l'action; c'est là un cas de délectation morose, coupable chez une personne normale, quand tout ne se passe que dans son for intérieur. (c) Elle peut non seulement se délecter dans la représentation, disons, d'une vengeance injuste, mais en chercher la concrétisation et frapper l'objet de sa passion.

Dans le cas d'un homme dont on sait par expérience qu'il se contient et qu'il est juste, on a la certitude morale qu'il ne se laissera pas entraîner par sa représentation; de même, concernant une personne qui, d'après l'expérience que nous en avons, se laisse dominer par son appétit irascible, nous savons avec une semblable certitude qu'elle sera entraînée. Toutefois, dans l'un et l'autre cas la certitude ne peut être absolue. Il est toujours possible que l'homme continent se laisse dominer; que l'homme juste perde sa justice. Une première infraction demeure toujours possible. Remarquons, de plus, que dans l'ordre de l'action, ce qui est possible comporte une infinité de degrés de probabilité ou d'improbabilité. Pour un jugement pratique, nous pouvons nous appuyer sur l'expérience du passé uniquement, et non pas sur la nature abstraite du vice ou de la vertu. Si nous refusions de distinguer entre le pur possible, et le plus ou moins probable ou improbable, tous les membres de la société devraient être mis sous verrous: nul d'entre nous n'étant confirmé dans le bien, ni quant aux actes gardés dans le for intérieur ni quant aux actes publics, il est toujours possible, à chacun, de commettre une action réprouvée par la loi.

Nous venons de considérer la psychologie normale de l'action. Pour venir maintenant un peu plus près du cas de votre cliente, il y a une autre distinction à faire.





UNIVERSITÉ LAVAL  
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

Nous pouvons, dans nos rêves, poursuivre toutes sortes de représentations: ainsi d'assaillir une personne qui nous insulte, alors que dans la réalité nous ne le ferions jamais, soit par crainte des conséquences ou par maîtrise. Je distingue ce cas, normal, d'un autre, qui relève de la psychopathologie, où une personne peut être subjuguée par ses représentations, sans dépasser l'expression verbale. Passera-t-elle jamais à l'action extérieure? C'est possible, mais est-ce probable?

Quels sont les faits enregistrés par la psychopathologie? Permettent-ils de passer à un énoncé général d'où l'on puisse descendre, avec une certitude au moins probable, au cas particulier? Si même on pouvait faire, en gros, une telle application, il faudrait néanmoins, pour être scientifique et prudent, considérer les circonstances propres à tel ou tel cas particulier. On devrait, par exemple, tenir compte du facteur temps. Depuis combien de temps le malade souffre-t-il d'idées délirantes? Est-il jamais passé à l'action extérieure? La différence entre un an et dix ans, entre dix ans et vingt ans, n'est pas négligeable quand il s'agit d'une connaissance expérimentale de la vie d'un individu; c'est à partir de celle-ci qu'on conclura, avec une certitude morale, c'est-à-dire suivant une probabilité appréciable, ce qu'il fera.

En résumé, nous n'avons pour prévoir la conduite future d'une personne normale ou anormale que sa conduite passée; et la probabilité de nos conjectures sera accrue en fonction du temps pendant lequel on a pu l'observer. La méconnaissance de cette règle de conduite serait contraire, me semble-t-il, à la justice, et, par conséquent, à l'intérêt public.

Veuillez agréer, Maître Germain, l'expression de mes sentiments très distingués.

*C. De Koninck*

Charles De Koninck

24 février, 1956

Cher Monsieur,

Voilà déjà plusieurs mois  
que vous nous avez quittés pour un monde  
en partie meilleur. .... Sans doute le fait  
de revoir votre patrie d'origine vous a donné  
une joie profonde... et je me demande si  
votre patrie d'adoption n'y perd pas son jeu  
à la comparaison. Les liens de la nature et  
du sang sont premiers et fondamentaux.  
Mais pour cette même raison votre patrie d'adoption  
vous est extrêmement aimable, j'en suis  
sûr, car vous y avez une partie de votre  
cœur, votre famille, et aussi ceux qui  
s'honorent de votre amitié.

Un philosophe est plus habile à  
disséquer les concepts qu'à dévoiler les  
sentiments - la parole de Dieu est plus puis-  
sante en ce dernier cas, selon St Paul; aussi  
je ne me lasserais pas à continuer sur  
la voie où j'ai commencé. Ce que j'en

2  
on dit jusqu'ici, veuillez le considérer, malgré  
la maladie de l'effusion, comme un signe  
d'attachement sincère.

Je viens de passer l'examen oral de la licence,  
qui a bien été. J'avais terminé un peu avan-  
çant la thèse requise. J'ai fait ce travail  
avec M. E. Simard, sur le "violent". Mon  
intention était d'en arriver à la considération  
du mouvement violent et du mouvement  
naturel en relation avec certaines données  
de la science physique actuelle. De fait, je  
ne me suis pas rendu jusqu'à là. J'ai  
fait une étude de la notion de violent et  
j'ai essayé de montrer que la ratio propria  
appartient aux éthiques. Sur ce point il y  
a une comparaison très intéressante à établir  
entre les éthiques et le De Caelo. Puis j'ai  
tenté une classification des principaux sens  
de violent. C'est un travail qui m'a in-  
téressé et m'a instruit. Mais même sur  
ces points fondamentaux j'aurais encore  
des choses à préciser.

Après la licence j'ai pris une semaine  
"off" et de nouveau je suis au travail.

Cable Dionne donne un cours très intéressant  
sur le 3<sup>e</sup> livre des Tofégués. En cette matière  
il y a des relations très importantes avec la  
science morale et je crois que M. Dionne  
a mis à jour quelques faits conducteurs  
qui jurent éclairer bien des choses.

J'espère que vous avez votre séjour en Europe  
à tous points de vue, même quand au repos qu'il  
vous fait prendre ... il y a fait-ête là certaine  
violence ; mais comme dans le cas du raft, elle ne  
s'oppose pas à la fin, mais au mode seulement !  
Le travail que vous continuez de faire a valeur de  
attente et de repos en raison des circonstances extérieures  
qui sont changées. Je m'aperçois que je parle comme  
si j'étais à votre place ... mais je me dis que  
la Providence avait certainement une bonne in-  
tention dans cette affaire !

A-tout prendre, les gens et les idées que  
vous avez rencontrés en Europe, nous pourrions  
en faire la connaissance sans avoir à nous  
déplacer.

Veuillez agréer l'expression de mes  
sentiments les plus sincères,

Im X to

Guy Lockington.

Deuxième question. 1er 24 septembre 1947.

Bien commun, bien propre, naturel. Dans ces termes, on voit que le bien commun, le bien propre, le bien naturel, sont des notions qui ont un bien commun, le bien propre, le bien naturel. Par conséquent, le bien commun, le bien propre, le bien naturel, sont des notions qui ont un bien commun, le bien propre, le bien naturel. Par conséquent, le bien commun, le bien propre, le bien naturel, sont des notions qui ont un bien commun, le bien propre, le bien naturel.

M. l'abbé Guy Godin,  
Presbytère St-Charles Garnier,  
Québec.

Monsieur l'abbé,

Votre première observation me fait penser à ce que dit Aristote sur les trois âges, la jeunesse, la vieillesse et la maturité, au livre II de la Rhétorique, les chapitres 12, 13 et 14. Aristote y fait des constatations semblables et il en donne des raisons.

Quant à votre première question, il est évident qu'il faut absolument tenir compte de la nature déchue de l'homme et de ce que la plupart n'ont pas grand cure du bien commun. Nous devons tous montrer beaucoup de miséricorde les uns envers les autres.

Deuxième question. L'amour du bien privé n'est pas comme tel désordonné—la vertu d'espérance regarde le bien propre. Ce qui est désordonné, c'est la poursuite du bien propre contre le bien commun. Si dans la pratique, on risquait de détourner tout à fait les hommes du bien commun en insistant expressément et dans tous les cas sur sa primauté, on devrait au moins les encourager à poursuivre un bien propre d'un ordre supérieur. Si l'on doit se montrer indulgent envers l'imperfection qui n'est pas de soi un mal, on ne peut pas enseigner qu'elle est la perfection. Dans l'éducation, nous allons de l'imparfait au parfait, et nous devons employer les moyens appropriés. En des circonstances données, les moyens très imparfaits peuvent être les plus efficaces. Ce qui est interdit, c'est l'emploi de moyens qui seraient de soi mauvais.

Troisième question. On doit très certainement tenir compte de cet état. Vous trouverez sur cette condition de l'homme un texte plus complet que ceux que vous citez dans le Commentaire sur les Sentences, livre I, d.39, q.2, a.2, c. Quelle que soit l'interprétation que l'on doit donner à l'opinion exprimée par St. Thomas dans I Pars, q.23, a.7, ad 3, nous ne pouvons désespérer d'aucune personne en particulier. Tous sont appelés, quelle que soit la bassesse de leur condition.

Quatrième question. Cette corruption des hommes touche aussi le bien commun naturel. Dans cet ordre, quand ils poursuivent un bien commun, ce sera de préférence celui qui est le plus voisin du bien propre. Par exemple, on préférera le bien commun de la famille, où les enfants sont encore quelque chose du père, au bien commun de la communauté politique. Pour autant que le bien commun naturel est proportionné à la raison humaine, même l'homme déchu devrait pouvoir mieux comprendre de lui-même, au moins d'une manière spéculative, que son bien propre ne peut être assuré que dans la préférence du bien commun. Mais je crois que la corruption à l'endroit du bien commun naturel, telle qu'elle est vécue au cours de l'histoire, où le mépris du bien commun temporel devient un objet de doctrine autant que de pratique, trouve sa racine dans le rejet du bien surnaturel. A ce point de vue, on peut dire, il me semble, que le refus de l'ordre surnaturel est la cause principale des désordres temporels.

Veillez excuser ces lignes composées à la hâte.

Votre très dévoué,

Charles De Koninck

Presbytère Saint-Charles-Garnier,

22 septembre 1947.

M. Charles de Koninck  
25, avenue St-Genève  
Québec.

Cher Monsieur,

Il y a un problème que

je me pose depuis assez longtemps à regarder et à écouter les hommes qui ont mission d'éduquer ou de conduire les autres, tant dans la vie sociale que dans la vie religieuse. Parmi ces hommes, certains ne semblent tenir compte, dans leur action, que de l'idéal où ils doivent diriger les autres, ce sont les moins nombreux et ce sont aussi les plus jeunes ou les plus ardents, les autres ne semblent tenir compte que des mauvais penchants des autres, et perdre un peu de vue la fin, et ce sont les plus âgés et les plus expérimentés, entendez ce mot au sens où la plupart des gens l'entendent; parmi eux aussi on trouve les désabusés. Je ne suis pas jessimiste; je ne fais qu'accentuer les deux attitudes pour mieux

les opposer. Je ne viens pas vous demander des conseils de théologie pastorale mais vous soumettre quelques questions dans le but de saisir de façon plus lumineuse les principes de solution, que j'appliquerai ensuite à mon cas personnel.

Dans votre volume sur la primauté du bien commun vous maintenez la nécessité, nécessité hypothétique, de tenir compte des traits caractéristiques d'un individu pour le conduire à sa fin.

- 1- Ne doit-on pas dire qu'il est nécessaire, de la même nécessité, de tenir compte de la nature déçue de l'homme pour le conduire <sup>à l'amour</sup> au bien commun ?

"Unde homo in statu naturae integrae dilectionem sui ipsius referebat ad Dei sicut ad finem, et similiter dilectionem omnium aliarum rerum. Et ita Deum diligebat plus quam seipsum et super omnia. Sed in statu naturae corruptae homo ab hoc deficit secundum appetitum voluntatis rationalis, quae propter corruptionem naturae sequitur bonum privatum, nisi saturatur per gratiam." (I-II, 109.3.c)



"Non est autem recta voluntas aliqujus hominis  
volentis aliquod bonum particulare nisi referat il-  
lud in bonum commune sicut in finem."  
(I-II, 19, 10, c)

"Est enim virtuosi civis ut se exponat mortis  
periculo pro totius reipublicae conservatione."  
(I, 60, 5, c)

2- Cela signifie-t-il qu'il faille, dans tel ou tel cas,  
amener l'homme à l'amour du bien commun par  
l'amour d'un bien privé, l'amour du bien commun  
étant toujours la fin?

Si non, comment expliquer que bien souvent la  
contrition imparfaite (amour de concupiscence) est "via"  
à la contrition parfaite?

Comment expliquer qu'en éducation il soit néces-  
saire de se servir de récompenses et de punitions?

Sous-question: Saint Thomas enseigne que l'appétit sexuel  
est le plus véhément des appétits de l'homme parce qu'il  
est ordonné à la conservation de l'espèce. Doit-on dire  
que Dieu a ainsi fait l'homme pour l'attirer plus faci-  
lement à un bien supérieur, comme on dit qu'il a mis  
de la saveur aux aliments pour faciliter l'entretien  
de la vie?

3- Dans l'action sur les hommes, n'est-il pas très souvent nécessaire de tenir compte de cet état qui se rencontre "ut in pluribus" ?

"Dicendum quod Philosophus loquitur quantum ad homines in quibus malum contingit ex hoc quod sequuntur bona sensibilia, quae sunt pluribus nota, deserto bono rationis, quod paucioribus notum est."  
(I, 63, 9, ad 1)

"Quod autem dicitur quod malum est ut in pluribus simpliciter falsum est. Nam generalia et corruptibilia in quibus solum contingit esse malum naturae, sunt modica pars totius universi. Et item in unaquaque specie ~~defectus naturae~~ defectus naturae accidit ut in paucioribus. In solis autem hominibus malum videtur esse ut in pluribus: quia bonum hominis secundum sensum corporis non est bonum hominis ~~secundum sensum~~ in quantum homo, sed secundum rationem; plures autem sequuntur sensum quam rationem.  
(I, 49, 3, ad 5)

4- Est-ce que la faute originelle a amené chez l'homme la même corruption en regard du bien commun

naturel qu'en regard du bien commun surnaturel?  
Il semble que la corruption soit plus profonde dans  
le domaine surnaturel.

Je serais heureux que vous ré-  
pondiez, même brièvement, à ces questions. Mon  
seul but est d'avoir plus de lumière et, si je suis  
personnaliste, c'est sans le savoir.

Avec mes remerciements en N.-S.

Guy Godin, ptre.

Presbytère Saint-Charles Garnier  
Québec.

# Séminaire de Québec

23 novembre 1950

M. Charles de Kominck

25 St Geneviève

Québec.

Cher Monsieur,

Mardi dernier vous avez

exposé la façon dont on veut affliger l'"historicisme"  
en théologie et en philosophie pour dire que les concepts de  
ces sciences n'ont que valeur provisoire et changeable.

J'ai trouvé une opinion à peu près similaire, avec  
en plus une idée de progrès à réaliser ainsi, exprimée  
par quelqu'un qui afflige à la philosophie la méthode  
expérimentale. Ceci est assez commun, mais je vous  
signale ce cas car il est très clair à la fois au sujet de  
la valeur provisoire de l'hypothèse expérimentale, et de la  
valeur semblable <sup>attribuée</sup> au concept philosophique.

Dans la revue "Chemistry in Canada"  
numéro de nov. 1950, un Monsieur J. Ansel Anderson  
fait une analyse intéressante d'un ouvrage de FSC

Northrop : " The Logic of the Sciences and the Humanities " (Macmillan 1948).

Voici deux petits extraits de l'article en question :

1. au sujet de la science exp. :

" yet if we do not keep the fact of postulation in mind, with the inherent possibilities of error, or at least of mere approximation to reality, we are in danger of adopting dogmatic viewpoints and of adhering blindly to current theory. Progress in understanding reality may thus be hindered. "

2. in genere :

" lastly, I think Northrop's analysis must prove helpful in all our thinking; for it contributes to our understanding of limitations in the scope and certainty of the conceptual systems that comprise not only our science, but also our philosophy and metaphysics..... the last 12 chapters of the book discuss a wide range of subjects - economics, sociology, religion and others - in the light of the prior analysis of methodology. "

c'est tout de même un renversement curieux : détruire la philosophie dans le but de faire disparaître les empêchements qui la préviendraient de progresser dans son atteinte de la réalité !

J'ai cru que ceci vous intéresserait, à moins que vous ne connaissiez déjà M. Northrop.

Sincèrement vôtre ou Votre-Sergien

Guy Godin Jtre.

NOM  
NAME

GUAY, EDGAR ET GEORGETTE

(PHILOSOPHIE ET SC. EXPERIMENTALES)

NO

Québec, le 23 novembre 1948.

Chère Madame,

M. l'abbé Durand avait pris avec lui toutes les copies de sa thèse pour faire les corrections qu'on lui avait suggérées lors de la défense. Cependant, la première partie vient de paraître dans le dernier numéro de la Revue. Je ne sais pas si Mgr Parent vous l'aura envoyée; de toutes manières, je communiquerai avec lui à ce sujet. Je viens de recevoir les derniers chapitres de ce travail et je les envoie à l'imprimerie. Le deuxième numéro du Vol. IV doit paraître avant la fin de l'année. Je crois toujours que cette étude vous sera vraiment utile et peut-être pourriez-vous attirer sur elle l'attention de M. Hardie.

Quant à la foi, c'est un sujet très délicat à discuter avec les gens dont vous me parlez. Aussi bien, il me semble qu'en de pareilles circonstances nous devons nous en tenir à expliquer ce que nous, nous entendons par la foi. Je vous conseille donc de lire les six premières questions de la IIa IIae.

A cause de son ambiguïté je n'aime pas beaucoup le néo-thomisme. En effet, les uns entendent par là une espèce de refonte de la doctrine de saint Thomas en vue de l'adapter aux exigences modernes; tandis que les autres, dont nous sommes, n'emploient ce terme que pour une raison tout à fait contingente, à savoir, le renouveau de l'étude de la doctrine de saint Thomas qui pendant des siècles avait été assez généralement négligée. Nous nous opposons à la première vue. Il est, en effet, de la nature même de cette doctrine de pouvoir évoluer indéfiniment.

Quant au problème particulier du rapport entre la philosophie et les sciences expérimentales, vous savez que parmi les thomistes contemporains les divergences sont assez profondes et je ne crois pas qu'on puisse parler d'une position fondamentale qui leur serait commune. M. Maritain a écrit bien des pages sur ce sujet et, dans les milieux modernes, on identifie volontiers ces positions avec celles du dit néo-thomisme. Cependant, vous savez que nous sommes très loin d'être d'accord avec lui. Nous avons commencé par rejeter sa critique de la relativité et son interprétation des relations d'incertitude de la physique quantique. Cette divergence est allée s'accroissant, devenant de plus en plus profonde, pour finir par embrasser la doctrine naturelle dans son ensemble (pour ne parler de certaines questions fondamentales à la philosophie tout entière). C'est ce que vous pouvez voir dans "Les sciences expérimentales sont-elles distinctes de la philosophie de la nature?" ainsi que dans "Introduction à l'étude de l'âme". Je vous envoie un tiré à part du premier article, et le deuxième a paru dans le Laval théol. et philos. Vol. III, no. 1. J'ajoute à cette lettre une liste d'articles qui portent sur ce sujet et que vous trouverez dans le Laval Théol. et philos.

M. Leo Camp préparait une thèse sur les éléments d'Euclide, plus particulièrement sur le cinquième postulat. Dans ce travail, il aurait donné la plupart de nos opinions en matière de philosophie des mathématiques. Malheureusement, son travail restera provisoirement inachevé, car le pauvre Leo est décédé au cours de l'été dernier. Peut-être M. l'abbé Blanchet, qui poursuit actuellement des études mathématiques aux Etats Unis, pourra un jour reprendre ce travail et le mener à bien. En dehors de "La dialectique des limites comme critique de la raison", "Notes on the limit of a variable" (Vol.I, no.1), et "Concept, Process and Reality" (Vol.II, no.2) nous n'avons rien publié qui soit très important.

Vous me demandez: "Croyez-vous qu'il soit possible de démontrer que le mouvement néo-thomiste a réussi ou a au moins essayé d'établir cette démarcation et d'exposer leur critérium?" A vous de juger par les articles que je vous ai envoyés.

Malheureusement, l'abbé Dionne qui fait un cours merveilleux sur la logique n'a rien publié. Je vous signale toutefois une petite note composée par un de ses élèves, M. l'abbé Flynn, sur la notion de logique formelle, qui a paru dans le Vol.II, no.1.

Quant à notre influence aux Etats Unis, elle est évidemment inévitable, étant donné le grand nombre d'anciens étudiants qui y enseignent actuellement la philosophie. S'il faut en croire les échos, notre revue y est pour une large part. Même la revue de Washington, the New Scholasticism, estime que la nôtre est de loin la plus importante. Je ne sais pas ce que valent ces jugements. Je sais d'autre part qu'en certains milieux nous rencontrons une opposition très violente, due surtout au fait que nous ignorons certaines "autorités" et que nous nous intéressons peu aux travaux qui se font dans les autres universités et instituts catholiques. Les critiques que l'on fait sont d'ailleurs assez contradictoires. Parce que nous avons le plus grand respect pour Aristote, par exemple, on nous accuse d'être retardataires. Mais d'autre part on trouve que dans notre philosophie des sciences nous sommes beaucoup trop avancés. C'est ainsi que tout récemment encore un certain Monseigneur français, ne connaissant que le premier de ces jugements, la première critique, croyait faire une nouvelle révélation au Canada français en faisant des conférences sur l'évolution pour montrer que même le catholique peut enseigner cette théorie. Aussi bien a-t-il réussi à épater les montréalais. Peut-être faut-il ajouter un mot sur l'attitude particulière des disciples plus avertis de M. Maritain. Ils ne cessent de répéter que les différends entre lui et moi se ramènent à une question de mot, qu'il ne peut y avoir d'opposition fondamentale entre nos vues. C'est ce qu'on a dit à propos de l'indéterminisme et du bien commun.

Je vous souhaite bon succès et je sais que vous présenterez les choses de manière objective. Après avoir lu les études que j'ai signalées, vous pourrez sans doute me faire des questions très précises. Je me ferai un devoir d'y répondre.

Profitez de votre séjour. Quand irez-vous sur le continent? Ma femme se joint à moi pour vous saluer, vous et votre mari.

Bien cordialement,





sur les États-Unis, par des États-Unis sur le Canada?!

C'est-à-dire pourrais-je très simplement leur commenter un de nos articles sur le sujet?

On me rend le plus caractéristique ni à  
Blackburnians, ni à l'Université de Toronto  
la revue de philosophie des Universités  
Laval. Aussi, j'aurais aimé exprimer  
leur et des remerciements aux de ceux  
ou mes ang écrit - je crois que mes ang  
écrit dans l'ou.

Peut-être pourrais-je également leur  
présenter un programme des cours  
de philosophie pour l'année académique  
courante. Je n'ai rien de tout cela ici. ↑

Tout ceci est à votre discrétion.  
J'ose croire que je ne m'en sors ni mieux  
de compte de votre programme déjà  
chargé par mes requêtes et que je  
pourrai commencer mon travail tantôt.  
J'aurais à le donner aux milieux de décembre.  
Si je suis trop tardie en acceptant?

En attendant je travaille pour le cantarais-  
Je m'en fais encore rien de travail du P.  
Demandez bien que je l'aie demandé à  
madame Isabelle Parent? et a-t-il un moyen de  
faire les choses? Mes permission - vous de  
vous pourrerez de plan dis-je? j'ai aucun  
supplément de travail?

Puis, je vous charge de mes respectueuses salutations et de mes remerciements à madame D. K. pour sa délicate pensée à l'occasion de mon mariage?

..... mes meilleurs sentiments



# ÉCOLE DE SERVICE SOCIAL

FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES

3321, 8th Street, N.E.  
Washington, D.C.  
13 novembre, 1950.

2, rue de l'Université

Tél. 2-3951

Monsieur Charles de Koninck,  
doyen de la faculté de Philosophie,  
Université Laval, Québec,

Cher monsieur,

Votre article que vous avez si héroïquement réussi à compléter avant votre départ pour Rome, m'est parvenu à Washington. J'en ai pris connaissance avant de le repourner à Québec pour l'impression. Je ne saurais vous dire combien nous vous sommes reconnaissants pour votre bienveillance et pour le contenu de cet article. En effet, ce que vous nous apprenez de la différence du politique et du social à la lumière des Encycliques nous éclaire considérablement sur les positions et la valeur des techniques en service social. Cette question, que le service social a tardé à se poser, est de plus en plus actuelle et c'est sans doute dans la profonde méditation et commentaire d'un article comme le vôtre qu'elle trouvera une solution.

Nous sommes depuis un mois et demi à Washington. J'y trouve l'immense avantage de pouvoir profiter d'une chambrette à la bibliothèque pour y continuer d'étudier la "katharsis". La bibliothèque est inépuisable et les moyens d'y accéder faciles. J'en profite. Je constate que la bibliographie allemande sur le sujet est beaucoup plus précise et complète et je me demande si je ne devrai pas un jour repolir mon allemand pour y pouvoir pénétrer plus adéquatement.

J'espère que madame et les enfants se portent bien. Veuillez faire à madame mes salutations et l'assurer de notre fervent souvenir. J'espère aussi que les intentions dont nous vous avons chargé mentalement ont été jusqu'au Saint Père et que nous en recueillerons les fruits.

Avec nos hommages et nos plus chaleureux sentiments de reconnaissance, nous demeurons,

vos bien obligés,

*Raymond George Guay*

The Marxist Outlook, 1947.  
Reviews.  
Surveys of French Philosophy  
1947, 1948.

In Analysis:

Articles on Ethics before  
the War.

Current Number of Analysis  
article under the title:  
Moral Subjectivism.

Proceedings of the Aristotelian Society,  
The Correspondence, Theory  
of touch.

The Philosophy of History, 1  
1939.

articles in supplementary volume of  
The Proceedings of Aristotelian  
an Society.

In Philosophical Studies: Essays in memory  
of Susan Stebbing. 1948.  
Moral Ends and Means.

Courses of Lectures possible:

Contemporary English Moral  
Philosophy.

Public and Private Morality.

Dates of Chicago term, 1949:

Spring Quarter, 28th March to 18th of  
June

Summer Quarter, 26th of June to 3rd of  
September.

Returning in London middle of September.

Le professeur Acton parle français passa-  
blement.

Je me propose de le présenter à mon  
seigneur Parent, si par hasard il n'est tombé

ce dernier, visite Londres. Nous irons peut-être

continuer en mai. Nous nous proposons de

visiter l'Espagne. Nous n'avons pas malheureusement

arrêté le nombre de la suite si bien que nous

Palais qui nous n'avons reconnu and de visiter.

Si nous avions quelques semaines de - bon, elle jette

rait beaucoup nos contacts et nous l'attention

de nous. Merci encore. Je vous donne des nouvelles

de mon travail et de mon travail. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et

à vos leçons. Je vous salue. Salut à tous et



Québec, le 1er février 1949.

Chère Madame,

Je ne sais pas ce qui peut être arrivé à la collection complète du Laval théol. et philos. que Mgr Parent vous avait envoyée. De toute manière, je vous ai fait parvenir une autre série dès que votre lettre m'est parvenue.

Il n'y a aucun danger d'empiéter sur le sujet que M. l'abbé Durand a traité dans sa thèse. En effet, ce qu'il dit de la catharsis est très sommaire et incomplet. C'est vrai que la catharsis est très importante en psychiatrie.

Le Professeur Acton sera certainement bienvenu à Québec et nous avons pour lui beaucoup d'estime. Je connais, en effet, certains des articles que vous mentionnez dans sa bibliographie. Il serait évidemment très important qu'il rencontre Mgr Parent. C'est Mgr qui s'occupera des "émoluments". Veuillez donc avertir M. Acton que nous serons très heureux de le recevoir à Québec et que sa bienveillance nous honore beaucoup.

J'ai oublié de vous parler dans ma dernière lettre de Sir Edmund Whittaker, professeur de mathématiques à l'Université d'Edimbourg, un converti je crois, et qui traite maintenant de questions de philosophie de la nature et de philosophie des sciences. Je connais depuis bien des années certains de ses articles. Ils sont d'une extrême faiblesse. Il n'a absolument rien compris ni à Aristote ni à St. Thomas. Faites donc bien attention. Vous pouvez dire, à l'occasion, que nous sommes très loin de nous rallier à ses positions. Ses intentions sont sans doute les meilleures, mais cela ne suffit pas.

Heureusement que vous m'avez demandé l'adresse de M. Palacios. En effet, il a déménagé depuis. Sa nouvelle adresse est donc: Residencia de Profesores nº 2, Ciudad Universitaria, Madrid.

Avec un cordial bonjour à vous et à votre mari,

Bien chaleureusement,

---

Charles De Koninck

P.S. Pour la notion de catharsis. — Il y a quelques semaines, j'ai vu un film américain, dont le titre était, si je me souviens, "Mr Billings (?) builds a house". Ce film contient un petit passage qui me paraît excellent comme sujet d'analyse en vue de faire voir en quoi consiste précisément la catharsis, ou plutôt, quelles sortes de situations peuvent amener une catharsis. Les acteurs principaux sont Garry Grant et Mirna Loy. Il s'agit de la scène où M. Grant cherche ses chaussettes. On se réjouit de ce qui se passe, et l'on est vraiment soulagé. Une situation que l'on avait toujours considérée comme particulière à notre foyer, se révèle assez commune. Tâchez de voir ce film, et puis vous pouvez, si vous voulez, me faire quelques observations, et des questions. A mon avis, l'exemple est remarquable parce qu'il se prête si bien à l'analyse. Mettez-vous donc à consulter les annonces de cinéma!



Québec, le 14 février 1949.

Madame Edgar Guay,  
226 Nether St.,  
Finchley,  
London, England.

Chère Madame,

Il y a déjà quelque temps que M. Adrien Pouliot m'a fait parvenir la lettre ci-incluse. Vous êtes sans doute beaucoup mieux placée que moi pour donner à la personne en cause les renseignements qu'elle demande. Peut-être même pourriez-vous tâcher de la rencontrer lors de votre visite en France. Ce serait pour vous un contact utile. Je suis persuadé que vous aurez tout intérêt à connaître le milieu universitaire de ~~Canada~~ <sup>Québec</sup>. Je crois que le jeune groupe thomiste qui s'y est formé depuis la guerre cherche sincèrement à faire quelque chose.

M. Michel Doyon, l'appariteur de notre faculté, vous a envoyé ces jours-ci une série complète du Laval théol. et philos. J'espère qu'elle vous parviendra cette fois. Le prochain numéro paraîtra bientôt, puisqu'on est en train d'en faire la mise en page. On vous en enverra une copie sans tarder.

Avec notre meilleur souvenir,

Bien cordialement à vous,

Charles De Koninck

P.S. J'ai reçu l'autre jour de M. de Monléon un télégramme annonçant la naissance de jumeaux: un garçon et une fille. Voici son adresse: 30, rue Saint-Lazare, Compiègne (Oise), France. M. & Mme Jules Gobeil résident actuellement en Angleterre. Je vous donne également leur adresse: Bingham House, 61 Petersham Road, Richmond, U.K.